

Friedrich

dürrenmatt

vallon de
l'ermilage



24^e année
Hiver 1980-1981
N° 93

REVUE NEUCHATELOISE

Publication trimestrielle

ISSN 0035-3779

Case post. 906, 2001 Neuchâtel

Président: Raymond Perrenoud
2207 Coffrane

Secrétaire: Roland Kaehr
2000 Neuchâtel

Administration

IMPRIMERIE TYPOFFSET

105, rue du Parc

2300 La Chaux-de-Fonds

Tél. 039/23 2038

Abonnement pour une année:

4 numéros: Fr. 12.- Etranger:

Fr. 16.- De soutien dès Fr. 20.-

Mise en service avec le numéro
d'hiver

Sauf avis contraire abonnement
renouvelé d'office

Prix de ce numéro: Fr. 6.-

Compte de chèques postaux:

20 - 6841 (*pour s'abonner, le
versement au CCP suffit*)

A l'image du Procope ou du
Flore, à Paris, Neuchâtel a des
cafés où souffle l'esprit.

Au Rocher, souvent nous ren-
contrions Friedrich Dürrenmatt,
dans l'ambiance de ses dessins
et de ses peintures. M. Hans
Liechti, le patron du lieu, nous
présenta; la conversation s'en-
gagea et se poursuivit.

Il nous a fait l'insigne amitié de
rédiger, spécialement pour la
Revue neuchâteloise, ses sou-
venirs touchant la ville qu'il
habite depuis vingt-huit ans.

Nous sommes heureux d'offrir,
traduit de l'allemand, cet inédit
à nos lecteurs, pour marquer
le soixantième anniversaire de
l'écrivain.

Roland Kaehr

© 1980 Diogenes Verlag AG, Zurich
Tous droits réservés pour tous pays

Prochain numéro: Aspects de
la vie familiale d'autrefois,
évoqués par M^{me} A. Sandoz et
M^{lle} R.-M. Girard

F. de Montmolin Neuchâtel

Friedrich Dürrenmatt

Vallon de l'Ermitage

Plus le temps avance, plus il resserre les mailles du filet qu'il tisse autour de nous.

Déjà, la première fille dont je me suis amouraché venait de Neuchâtel. Elle s'appelait Claudine, ou peut-être tout autrement, elle était très belle. J'avais à peine huit ans, ou sept seulement, et mon amour ne fut pas payé de retour. J'enrageais à cause de mon âge et, à dire vrai, c'est de cette rage dont je me souviens, plus que de l'objet de mon amour qui avait dix-sept, dix-huit ou déjà vingt ans et qui était une jeune femme. Elle séjournait chez nous pour les vacances, elle était habillée de blanc, assise à une table dans notre jardin, et lisait. La table se trouvait devant un sapin dans lequel je m'amusais à grimper.

A Neuchâtel même, je ne suis venu qu'en juin 1940; les Allemands envahissaient la France. Je devais me rendre à vélo de Berne à La Tourne, au-dessus de Rochefort, chez un pasteur avec beaucoup d'enfants, pour améliorer mon français; je n'y suis toujours pas parvenu. La route Berne — Neuchâtel, à part son élargissement, est restée sensiblement inchangée, même si un nouveau tronçon a été construit à côté du vieux pont de bois de Gümmenen, si les virages de Gurbrü ont disparu et si, dans la plaine de Chiètres, l'allée de peupliers a été depuis longtemps abattue. Seule est introuvable l'ancienne route de la Thielle à Saint-Blaise; dans mon souvenir, elle était très étroite et longeait un long mur. De Neuchâtel, à cette époque, ne m'est restée que l'impression d'une rue sans fin qui conduisait vers le haut; c'était probablement la rue de l'Ecluse qui se hisse péniblement en direction de Peseux et Corcelles, entre la falaise du Château et le pied sud du Jura. La chaleur de midi était forte tandis que je poussais ma bicyclette dans la montée; à la sortie de Corcelles les dernières maisons existent encore.

Je ne me doutais pas que j'allais revenir, douze ans plus tard, à Neuchâtel. Pourtant, mes origines côté maternel auraient dû me rendre méfiant; mais je ne m'en suis jamais particulièrement soucié, parce qu'elles sont bien trop embrouillées. C'est tout récemment

que j'ai appris par ma tante nonagénaire, sœur de ma mère, que ma grand-mère — qui avait épousé mon grand-père, veuf avec enfants, elle-même veuve avec enfants — venait de Neuchâtel où elle s'était mariée ainsi que ses deux sœurs, et qu'un neveu de ma grand-mère était parti pour les Indes orientales néerlandaises et y était devenu directeur d'une fanfare militaire. Mais sa carrière artistique avait brusquement pris fin lorsque, vaincu par le mal du pays, il eut décidé de rentrer à Neuchâtel: sa femme, une indigène, l'avait empoisonné après son concert d'adieu à Bandoung ou Surabaya ou quelque autre ville javanaise. Le petit-neveu a manifestement été aimé. Par le biais de son grand-père et de sa grand-mère, donc de mon arrière-grand-père et de mon arrière-grand-mère côté maternel, des gènes qui sévissaient déjà chez lui ont aussi la mainmise sur moi — pour autant qu'il soit permis de parler de main à propos de gènes — et il est à penser, au cas où mon petit-neveu de directeur de fanfare a eu des enfants, que d'autres gènes communs vagabondent encore à Java. La tradition familiale, comme toutes les traditions, n'est pas claire: pour le directeur de fanfare, il peut s'agir aussi d'un cousin de ma grand-mère; dans cette histoire ancienne s'entremêle également une famille d. P., qui pourrait vouloir dire de Pury comme le présume ma tante, puisqu'elle possède encore des objets hérités portant ces initiales.

Mais je ne suis pas seul à être un peu neuchâtelois quelque part. Dans le village aussi, où j'ai grandi, paissent et donnent leur lait des *machines-à-perpétuer-les-gènes* — en allemand *Genüberlebensmaschinen* — originaires de Neuchâtel. Le centre d'insémination se trouve en effet sur la route Neuchâtel-Valangin. Des étables spacieuses et propres, un bâtiment administratif, une salle d'attente pour les clients — s'ils sont des êtres humains — comme chez le dentiste. Des catalogues qui traînent. Dehors des paysans suivent une visite guidée. Par la fenêtre parviennent des cris sauvages: les puissants taureaux trottaient à couvert dans une cour ovale, une trentaine environ; une chaîne, passée par une boucle dans leurs naseaux, conduit à un

rail d'entraînement sous le toit. Et ils marchent ainsi pendant une heure; une fois délivrés, ils sont menés par les gardiens dans un local. Le dispositif comportant une sorte de sac tempéré à 38 degrés ne ressemble de loin pas à une vache, mais le taureau s'y méprend; la chaleur du sac fait l'effet d'un vagin de génisse; ça va quelques secondes, hop; on change l'éprouvette fixée au bas du sac et déjà le colosse suivant saute, hop, jusqu'à ce que tous les taureaux se soient épanchés, pendant qu'au-dehors d'autres taureaux, meuglant sourdement, trottaient sous leur abri ovale.

Après chaque saillie, l'éprouvette et son précieux liquide passent au laboratoire par un guichet. Si, dans le local, les gardiens conduisent l'opération avec une certaine poigne, presque militairement, comme dans un bordel technique pour taureaux, dans le laboratoire l'atmosphère ressentie est totalement différente: on ne procède pas seulement de façon scientifico-technique, mais on recourt aussi à la dextérité féminine et les laborantines en blouse blanche sont impressionnantes. Elles marquent les éprouvettes, inscrivent les numéros dans un procès-verbal, prélèvent des échantillons de la liqueur mâle, glissent sous le microscope les porte-objets avec une couche de sperme: fourmillement de flagellés, les porteurs de gènes dans lesquels sont programmées les caractéristiques promises par le catalogue. Une éjaculation renferme 3,7 milliards de spermatozoïdes; les laborantines vérifient aussi qu'elle a été assez abondante pour être utilisée. Si le *Muni* est en forme et l'image spermatique bonne, après cet examen, tout se déroule automatiquement.

Pour l'insémination artificielle, 2,6 millions de spermatozoïdes sont nécessaires (je cite de mémoire): ainsi, par une seule saillie dans le vagin artificiel, un seul taureau est-il en mesure d'engendrer quelque 1400 veaux. Tandis que les laborantines et les appareils travaillent encore, les taureaux sont mollement couchés dans leurs gigantesques étables, après avoir accompli leur labeur quotidien. On passe prudemment à côté de ces colosses regorgeant de force — dont le catalogue précise les caractéristiques selon les races brune,

tachetée, pie tachetée, Brown Swiss, Red Holstein — leur prestation laisse songeur. Les étables présentent en effet quelque chose de nordique, genre Walhalla, où il fait bon se reposer; on aimerait bien s'allonger auprès des héros.

A l'écart des imposants bâtiments, il y a encore une toute petite étable, cachée en quelque sorte, plutôt une cabane où loge un animal auquel on ne suture la semence que de temps en temps: un bouc brun et barbu, d'une dignité primitive, puant comme la peste, fui et admiré en même temps, un mélange de Pan et de Diable; à ce producteur de sperme un élan d'amour humain pour les bêtes a fait accorder une chèvre, eu égard à sa solitude unique, et vraiment ce couple évoque pour moi Philémon et Baucis.

Non loin de ces idylles, nous habitons depuis plus d'un quart de siècle le haut d'une petite vallée au-dessus de Neuchâtel, le Vallon de l'Ermitage. Après un détour par Bâle et par Schernelz, où le lac de Biemme et son île de Saint-Pierre s'étendaient à nos pieds, c'est ici que nous nous sommes échoués ma femme et moi, au cours de notre sixième année de mariage, avec trois enfants et une belle-mère. Dans la maison travaillait encore le menuisier, le courant électrique n'avait pas encore été rétabli et ce jour-là j'ai préparé pour tous une soupe dans la buanderie.

Le chemin qui longe notre maison grimpe en lisière de la forêt de Chaumont et disparaît dans le bois, au-dessus de la maison de travail que nous avons construite treize ans plus tard. Le vallon est fermé par une arête rocheuse, la Roche de l'Ermitage, qui lui a donné son nom. A ses pieds se trouvent plusieurs excavations peu profondes, mieux, de larges niches, quelques-unes tournées vers le vallon, dans lesquelles les étudiants et les élèves de l'Ecole de Commerce viennent faire la fête pendant les nuits d'été. On y mène alors joyeuse vie. Discours sauvages, chansons, plus tard braillements. Les filles poussent des cris perçants. Les plus bruyants sont les Suisses allemands. Ils se sont égarés à Neuchâtel pour apprendre le français; d'où ce dialecte mâtiné de français appelé *français*

fédéral. Un groupement religieux se fait également remarquer à l'occasion dans les grottes: des «Jésus, sauve-moi!» retentissent alors, suivis d'Ave, Hosanna, Amen qui n'en finissent plus; mon répons «Jésus, donne-moi le silence», hurlé une fois dans leur direction, s'est évanoui sans effet.

Dans l'une de ces grottes, un certain Nicolas de Bruges aurait, paraît-il, vécu en ermite au XV^e siècle, mais, poussé par une piété plutôt épisodique, il se réservait encore une maison à Neuchâtel et y fabriquait de la poudre à canon. Sur le vallon même, les données historiques sont plutôt minces: le cimetière juif s'y était trouvé autrefois, à ce que prétend un certain Abraham Amiest vers 1692, mais la pieuse Reine Berthe, qui, de Payerne, autrefois Peterlingen, de l'autre côté du lac de Neuchâtel, régnait à la fin du IX^e siècle sur le royaume de Haute-Bourgogne, avait banni les Juifs de Neuchâtel «sans jamais leur permettre d'y r'entrer». Après la disparition du cimetière, le vignoble a dû monter jusqu'au rocher, à en juger par les murs de vigne écroulés. Quelques siècles plus tard, le vallon serait devenu la propriété des de Merveilleux, qui s'appelaient en fait Wunderlich, et dont l'ancêtre, Hans Wunderlich, était cuisinier du comte de Neuchâtel aux alentours de 1430; comme quoi la région engendre en particulier un net penchant pour l'art culinaire; les premiers habitants des rives du lac, aux temps préhistoriques, avant l'arrivée des Celtes, ont probablement été cannibales, comme sans doute nous le fûmes tous dans un sombre et lointain passé.

A l'extinction des comtes de Neuchâtel, le petit pays passa finalement parmi les biens de la Maison de Longueville. Lorsqu'elle s'éteignit à son tour, le roi de Prusse Frédéric I^{er} hérita en 1707 de la Principauté, soutenu d'un côté par un avis de droit du philosophe Leibniz, et encouragé d'un autre par la politique du chancelier neuchâtelois Georges de Montmollin, dont le descendant — il en a beaucoup — habite le bas du vallon dont j'occupe le haut. En 1848, Neuchâtel se libéra de la Prusse et proclama la République. Mais

que le destin inévitable de cet ordre nouveau puisse être un retour à la barbarie, comme le prophétisait un écrit paru à Berlin en 1848, je ne me risquerai pas à trancher le cas, le Vallon de l'Ermitage est trop à l'écart.

Au-dessous de notre jardin le terrain tombe en pente très raide; l'autre côté du vallon est couvert par la forêt, mais, par-dessus, la vue sur le lac n'est pas masquée. Au-delà du lac s'étend la campagne vaudoise et fribourgeoise, des collines boisées qui s'amoncellent jusqu'aux Alpes. En automne et en hiver, par temps clair ou par journée de foehn, les Alpes sont visibles de ma maison, du Finsteraarhorn par la Blümlisalp jusqu'au Mont-Blanc; même le Cervin se discerne comme une toute petite pointe. Tous ces sommets forment une partie du massif qui, voici cent millions d'années, jaillit de la mer de Thétys en de puissantes poussées, dont la dernière a fait naître le Jura tabulaire et le Jura plissé. Sur le versant sud de la première chaîne, Neuchâtel et moi-même avons élu domicile

Lorsque je contemple les vieilles Alpes et leurs Préalpes aux jumelles, j'ai la possibilité de découvrir en plus le clocher de Guggisberg; ma famille est originaire de ce village et je suis toujours bourgeois de cette commune. Les lunettes d'approche dont je me sers dans ce cas sont un binoculaire Zeiss de grand format, monté sur pied. Je l'emploie parfois pour observer les exercices de tir de l'aviation fédérale. Les cibles sont installées sur le lac, à quelque 20 kilomètres, dans les environs d'Estavayer. Aux lunettes, elles ont l'air d'une station lacustre; les Mirages me survolent dans un fracas de tonnerre et je peux nettement distinguer les impacts. Mais le plus souvent j'utilise mon Zeiss pour observer la lune et les planètes: Jupiter et Saturne, je les vois avec une netteté saisissante. Pour la chasse aux nébuleuses spirales, j'ajuste un télescope à miroir de 22 centimètres qui ressemble à un canon primitif, un instrument peu maniable que je montais ostensiblement et braquais autrefois sur les promeneurs du dimanche qui, du rocher, me fixaient avec

leurs jumelles: du coup, ces promeneurs abandonnaient leur poste d'observation. Ça se passait il y a bien des années.

Entre-temps, notre jardin s'est abrité. Lorsque nous nous sommes installés dans la maison d'habitation, le jardin et le pâturage en pente étaient sans un arbre jusqu'au rocher. Dans la partie supérieure il y avait bien quelques arbres fruitiers: cerisiers, pruniers et cognassiers, mais les cerises et les prunes, les oiseaux les dévoraient, la forêt était trop proche. Je remarque aujourd'hui qu'il y a nettement moins d'oiseaux qu'autrefois, leur concert qui me réveillait à l'aube fait défaut; c'est peut-être aussi que je ne m'endors aujourd'hui qu'aux premières heures du jour. Tout autour de la maison, des plates-bandes de légumes étaient bordées de pierres blanches du Jura. Ces carrés avaient l'allure de tombes. Le propriétaire avait vécu de son jardin et il n'admettait aucun arbre autour de la maison, exposée directement en plein soleil, un cube jaune avec un toit plat (le premier à Neuchâtel) qui ressemblait à un chapeau claqué.

La maison était restée inhabitée pendant deux ans. Le propriétaire qui voulait me la vendre disait, afin de me tranquilliser, qu'elle était trop à l'écart pour les Neuchâtelois, car je flairais quelque autre motif. Lorsque je l'eus achetée, à peine y eûmes-nous emménagé que la vraie raison se manifesta: le toit plat n'était pas étanche. Nous fîmes appel à un spécialiste. Le toit devait être refait à neuf. Les frais se monteraient au dixième du prix d'achat. Comme j'avais déjà dû réunir l'argent en faisant des emprunts à droite et à gauche — non sans peine, puisque la compagnie d'assurances bâloise au nom particulièrement pacifique avait retiré son hypothèque en premier rang lorsqu'elle apprit qu'un écrivain avait l'intention d'acheter la maison — je ne me voyais plus en mesure de procéder à la réfection du toit.

En attendant les futures inondations, j'étais assis, déprimé, à la Brasserie Strauss qui n'existe plus depuis longtemps, peu de semaines après la première représentation à Munich du *Mariage de*

Monsieur Mississippi, lorsque vint s'installer en face de moi un vieil homme de forte carrure qui se présenta immédiatement. D'après son nom, il devait être originaire de la même commune que moi et il se trouva qu'il venait aussi de Guggisberg; en outre, il sortait directement du pénitencier de Witzwil et jouissait de ses premières heures de liberté après plusieurs mois de détention. Au cours de la conversation, je lui parlai de la perméabilité de mon toit plat, ce compatriote ayant été autrefois entrepreneur. «Une ouverture conduit-elle sur le toit?» demanda-t-il. Je répondis affirmativement. «Cette ouverture possède-t-elle un seuil en fer?» continua-t-il — nous en étions déjà à notre deuxième demi de fendant — je répondis à nouveau oui. «Alors je sais où ça cloche», dit l'homme qui venait de Witzwil. Il me réparerait mon toit, il m'en coûterait cinq francs et encore un demi. Nous bûmes notre troisième demi de blanc, puis il acheta à la droguerie Schneitter pour cinq francs de mastic à bateaux et nous prîmes le chemin de ma maison. Il attaqua au marteau le béton sous le seuil de fer, utilisa tout le mastic et le toit devint étanche et le resta — jusqu'à ce que je fasse rénover la maison treize ans plus tard. Je garde à cet homme toute ma reconnaissance.

Ensuite, je passai mon premier été à déterrer, au moyen d'un levier de fer, toutes les pierres que mon prédécesseur avait enfoncées dans le sol, sa vie durant, pour entourer ses plantations de légumes, et à les jeter hors du jardin où elles dégringolaient la pente à la grande joie de mes enfants. Puis nous nous mîmes à planter des arbres, à remodeler constamment le jardin, à installer une piscine et une maison de travail. Les légumes furent remplacés par des fleurs que remplacèrent des buissons et de nouveaux arbres, de telle sorte qu'après plus de vingt-cinq ans notre jardin est devenu une partie de la forêt.

Non seulement mon jardin, mais le vallon aussi se couvre de végétation. Si la forêt, au-dessus de ma maison, de l'autre côté du chemin, semble être restée la même, les épicéas, pins sylvestres et chênes, qui en constituent l'élément dominant, ont poussé; quand

on monte par là, elle apparaît moins soignée, plus sauvage qu'auparavant et je ne peux y pénétrer qu'avec difficulté. Propriété privée. Mais, de l'autre côté du rocher, la forêt appartient à la commune. J'y fais mes promenades journalières, accompagné ces dix dernières années de mes deux chiens bergers allemands à qui je parle en dialecte bernois. Depuis trois ans, c'est un autre couple de chiens, mais je n'ai pas changé leurs noms. La promenade est toujours la même, un parcours circulaire dont j'inverse quelquefois le sens. En marchant, je clarifie volontiers mes idées; c'est à peine si je prends conscience de la forêt. A un certain endroit gît toujours le tronc d'arbre pourri que j'ai enjambé, voici vingt-huit ans, en donnant la main à mon fils de cinq ans. Une forêt ne se modifie qu'imperceptiblement, cependant des coupes ont été pratiquées ces trois dernières années. C'était comme si je l'avais perdue. Si, autrefois, j'avançais dans des sous-bois touffus avec mes chiens, à présent, le terrain apparaît, des blocs erratiques se révèlent que je n'avais jamais remarqués auparavant. Depuis peu je me suis habitué à cet élagage.

Ce n'est pas seulement la forêt qui s'est modifiée, mais Neuchâtel également, même si cette transformation ne m'est apparue que peu à peu. Quelqu'un s'étonnait récemment non sans raison que je ne dise jamais *Neuenburg*: si je pouvais dire *Neuenburg*, j'aurais accepté la ville, mais avec *Neuchâtel*, je garde poliment mes distances; elle ne m'est jamais devenue complètement familière. Il y a toujours des quartiers que je ne connais pas; ainsi, par hasard, la fois où j'accompagnais un psychiatre de mes amis, de la gare à sa demeure, descendant des escaliers, sous des voûtes de verdure, dont je n'avais aucune idée, passant devant un mur avec une niche couverte d'inscriptions à la craie: « cherche fille, 15 ans, pour faire l'amour, etc. ». De même, lorsque je monte en voiture de la poste principale vers la gare, je dépasse à main gauche une petite maison de maître que depuis quelque temps déjà je me suis promis de regarder. Il m'a bien fallu plus de vingt ans jusqu'à ce que je la remarque;

je ne l'ai encore jamais contemplée, et je ne le ferai probablement jamais.

Quant à la poste principale, près du port, c'était l'édifice le plus hideux de la ville lorsque nous sommes arrivés à Neuchâtel, cette construction, genre palais, en calcaire jaune, élevée à peu près au tournant du siècle, témoigne de la mission d'union des peuples par la Poste. Sous les corniches, au-dessus de la ligne des fenêtres supérieures, sont toujours gravés les noms d'Etats depuis longtemps disparus, tels la Serbie et le Monténégro; là, ils ont survécu, tandis qu'échouait, comme toutes les autres idées, le message de compréhension universelle. Depuis sa rénovation, la poste est un des plus beaux bâtiments de la ville, transfiguré par la magie de la nostalgie, offrant un contraste bienfaisant à la folie de construction moderne qui n'a pas épargné non plus Neuchâtel: elle a frappé, comme en d'autres villes.

Neuchâtel s'est mué en un désert de pierres. De la Roche de l'Ermitage, elle ressemble à un pierrier brun-jaune. Du bateau à moteur de mon éditeur de théâtre, on ne discerne plus la petite ville: elle est devenue un des faubourgs de ce faubourg qu'est Serrières, lequel domine avec ses maisons-tours; il est difficile de savoir où se trouve Neuchâtel, le Château et la Collégiale se découvrent presque par hasard, et la Vieille Ville est comme ensevelie. Qu'il se soit formé, là où fut jadis Neuchâtel, un tapis de pierres s'explique aisément: dans le même temps que la ville se développait en gravissant les contreforts de Chaumont, tout ce que la pioche et la pelle en avaient extrait, elle le déversait dans le lac, dont elle ne cesse d'agrandir les rives. Au surplus, la ville possède la particularité de tourner le dos au lac. Il est vrai que des bateaux et des voiliers s'y prélassent; pourtant, banques, gymnase, poste, musée d'art, tous situés le long des rives, donnent de nuit par leur absence de lumière l'impression de blocs sans vie.

Neuchâtel est la ville des murs. Ce n'est pas pour rien que deux importants entrepreneurs, dont les familles sont originaires

d'Italie et du Tessin, comptent parmi ses souverains cachés. Je fis la connaissance de l'un d'eux dans un restaurant du Val-de-Ruz. Avec un ami, nous avons déjà terminé le repas. Sur le reste de bordeaux dans nos verres je fis verser du cognac, un usage — autrefois propre au Bordelais — qui adoucit le cognac. Intrigué sans doute par ce procédé et curieux de son résultat, l'entrepreneur nous convia à sa table toute proche où il était assis avec un fonctionnaire supérieur de l'administration cantonale.

Nous allions précisément nous lever pour partir et par un caprice quelconque — l'heure tardive et le cognac seuls peuvent l'expliquer — nous acceptâmes l'invitation. Je ne saurais plus décrire l'entrepreneur ; il est mort voici peu d'années, et ses traits se confondent dans mon souvenir avec ceux d'un comte italien, membre du parti communiste, dont je fis la connaissance en Ukraine et qui me reprocha que nous, Suisses, étions responsables de ce que le nord de l'Italie ne soit pas devenu une partie de la Suisse, les Milanais étant des Suisses et pas des Italiens.

L'entrepreneur, donc, fit aussitôt servir un magnum de Château-Lafite, quantité respectable pour nous quatre. Minuit était déjà passé quand nous vîmes à bout du magnum et qu'il commanda le cognac. Satisfait de l'expérience, il fit venir une bouteille de Haut-Brion, histoire d'étudier plus à fond le mélange bordeaux-cognac. Il remplit les verres ventrus et lorsque nous les eûmes vidés jusqu'au *reste belge* apparut un policier qui nous rendit attentifs à l'heure de fermeture du restaurant. « Entendu », dit l'entrepreneur. L'agent demanda qui conduisait. « Je conduis », répondit l'entrepreneur. « Moi également », fis-je. « En ordre », dit le policier, et il s'en fut. Nous avons versé le cognac sur le fond de bordeaux et bu le mélange avec recueillement jusqu'à la dernière goutte. Puis nous avons quitté les lieux avec nos voitures.

Mais je commis l'imprudence d'emprunter, pour gagner Neuchâtel, un autre itinéraire que l'entrepreneur et le haut fonctionnaire cantonal. A cinquante mètres du restaurant, je tombai sur un

barrage de police. Les gendarmes qui m'arrêtèrent trouvèrent à redire que mon véhicule ne portait pas le signe CH. Je répliquai, outré, que non seulement j'étais un Suisse libre, mais encore un libre citoyen neuchâtelois, qui ne se laisserait pas chicaner par la police, le signe CH n'étant obligatoire qu'à l'étranger. Cette affirmation, en ce qui concerne le CH, n'était pas exacte, mais la police me laissa continuer ma route. L'idée me vint seulement de retour chez moi que la puissance imperceptible de l'entrepreneur m'avait préservé d'un contrôle gênant.

L'autre souverain caché, qui déjà repose aussi sous terre, je le voyais souvent dans le bistrot où je mange, c'est-à-dire là où le bistrot reste un bistrot, et non pas dans la petite salle du fond, où il se transforme en restaurant réputé. A première vue, il semblait être un contremaître d'un de ses nombreux chantiers, mais une sûreté et un calme peu ordinaires émanaient de lui: le calme de l'homme réellement puissant — c'est ainsi que je me représente le garde forestier principal d'Ernst Jünger. Il me saluait poliment et encaissait sans broncher les pointes que je lui lançais parfois à propos du F.-C. Xamax. Par ce club de football, lui et son clan cherchèrent à se rendre sympathiques à la population; pour moi également, ce club joue un rôle. Le stade de football fait partie des quelques bribes de Neuchâtel visibles de mon jardin, outre les trois toits de maisons dépassant les arbres qui couvrent l'autre flanc du vallon et la tour de l'église catholique au bord du lac. Les hurlements des spectateurs retentissent jusque chez nous, lorsqu'un but est marqué; mais si le club perd, il règne un silence de mort.

Il n'y a pas que les bruits de matchs qui nous parviennent, mais ceux aussi des fêtes de la ville: fanfares, tambours, la musique des baraques de foire, sur la place à côté de la poste. Parfois, quand je rentre la nuit en voiture de Zurich ou de Berne et que je vois des gens assis, serrés devant l'Escale ou, en face, au Café du Théâtre, je me souviens que moi aussi, autrefois, je m'y attablais souvent, la plupart du temps au *Stamm* d'Yvonne Châtenay, née de Wattenwyl.

Cette table se trouvait auparavant à la Brasserie Strauss où Yvonne m'avait adressé la parole. Elle était déjà marquée par sa maladie, se mouvait au ralenti. Yvonne s'était présentée comme Madame Châtenay de Wattenwyl. Je lui avais répondu que ma mère venait aussi de Wattenwyl, un village dans le Gürbental où mon grand-père avait régné comme président de commune. Les ancêtres d'Yvonne ont dû régner il y a longtemps sur ce village — je ne mets pas d'italiques car ils n'ont pas seulement régné sur le village, ils l'ont possédé également.

Yvonne parlait encore le bernois aristocratique, qui ressemblait bien davantage à mon bernois de paysan qu'au noble bernois dont se servait ma mère en sa qualité de fille du président de commune. Après que la Brasserie Strauss de la rue Saint-Honoré eut été démolie, victime d'une bâtisse nouvelle, la table des habitués d'Yvonne se déplaça au Du Théâtre. Elle s'asseyait là dès cinq heures du soir et attendait que son mari André vînt la chercher dans sa vieille Citroën. André Châtenay fut mon marchand de vin; il venait souvent le soir chez moi, nous buvions une bouteille, avec recueillement, écoutions de la musique ou nous taisions réciproquement.

A la table d'Yvonne prenaient place mon traducteur Jean-Pierre Porret et un professeur d'histoire qui me saluait toujours d'un «*mon cher Aristophane*» auquel je répondais par un «*mon cher Hérodote*». S'y installait aussi le maître théologien de Neuchâtel qui jouait aux échecs avec le chef de la communauté juive, et bien d'autres, dont le libraire de la Librairie Reymond et un Russe d'un négligé grandiose qui semblait sorti tout droit d'un roman de Dostoïevsky. Yvonne tolérait tout. L'inspecteur de la pêche et de la chasse appartenait aussi à son cercle. Tous deux, nous projections de transformer Neuchâtel en principauté avec un casino, et La Chaux-de-Fonds en capitale d'un canton du Jura; l'inspecteur ne voyait dans les Nord-Jurassiens que des hommes du Néandertal, suscitant ainsi la colère du chef des séparatistes qui, à l'époque, enseignait encore à Neuchâtel. Pour ses traits d'esprit, rien n'était

tabou: il prétendait que les libéraux croyaient à Dieu, patrie et argent, les radicaux à patrie et argent et les socialistes seulement à l'argent. Afin d'aller à la rencontre de ses objectifs politiques, je m'offris de dénicher un prince de la maison des Hohenzollern et de lui faire épouser une actrice de cinéma américaine. Moi-même, je me voyais dans la peau d'un ambassadeur de Berne: l'inspecteur n'avait rien contre. Il n'y a que le domaine religieux où nous ne pouvions tomber d'accord: je ne donnais par exemple aucune chance à un nouveau Vatican à Neuchâtel, bien que l'idée me parût belle mais irréaliste.

Maintenant, Yvonne est morte André aussi et avant elle, mon traducteur, le professeur d'histoire, le Russe professionnel et bien d'autres hôtes de cette table. Quand je me remémore cette époque, je prends conscience à quel point j'ai été repoussé à l'intérieur de moi-même; écrire devient plus laborieux, à mesure que s'accumulent le vécu, le refoulé, le non-vécu.

D'où, sans doute, la difficulté que j'ai avec Neuchâtel: mon travail s'est glissé toujours plus inexorablement entre la ville et moi. Je ne la perçois plus. Non par dédain, mais pour me protéger moi-même. Elle n'est pas la seule. Souvent, des visiteurs me demandent comment il m'est possible d'écrire face aux neuf personnages, plus grands que nature, de l'*Armée du Salut* de Varlin qui occupe presque toute la paroi de la pièce où je travaille. Mais comment pourrais-je les voir quand j'écris? Il en va de même avec le bout de terrain, sous la Roche de l'Ermitage, où nous habitons. Qui n'admire la vue dont nous jouissons? Personnellement, je n'en prends conscience que rarement, pour quelques instants, brusquement.

De la ferme au bas du vallon, des vaches montaient, les soirs d'été, au pré devant mon jardin. Dans la nuit, leurs cloches tintaient, tantôt proches, tantôt lointaines; il y a deux ans, les vaches pénétrèrent de bon matin dans le jardin, par la porte laissée ouverte. Les chiens se mirent à aboyer, se démenèrent comme des enragés et chassèrent les vaches, à l'exception d'une seule. Lorsque je des-

cendis, la grosse bête, désespérée, était à moitié engagée dans la cuisine, me regardant de ses grands yeux, puis elle se réfugia dans la pergola. Au lieu d'emprunter le chemin via la porte du jardin, toujours ouverte, la vache resta plantée, beuglant sourdement, à moitié empalée sur le toit protégeant la niche des chiens. Le paysan que j'avais appelé et qui arrivait avec son tracteur regarda fixement la vache et stupéfait, dit qu'il n'avait jamais rien vu de pareil, puis il délivra l'animal de sa position. C'était l'été, vers cinq heures. Je traversai le jardin libéré des vaches et jetai un coup d'œil vers le bas du vallon. Le lac brillait comme un immense miroir ; il me semblait assister à ce spectacle pour la première fois. J'étais dans l'immensité et non plus comme autrefois dans les labyrinthes et les grottes de ma jeunesse, où l'Emmental m'entourait de ses forêts de sapins. Cette année, les vaches ne sont pas revenues, les nuits étaient encore plus silencieuses que d'habitude ; de temps en temps, un avion qui passe, et seulement vers le matin, le bruit répercuté de la gare.

L'aspect du vallon se modifie sans même qu'on le remarque. Autrefois, je pouvais suivre aux lunettes d'approche les matchs de football à la Maladière, mais à la rue Matile en contrebas et dans mon jardin, les arbres sont devenus trop grands. L'église catholique, érigée à la fin du siècle passé, a perdu depuis longtemps son style pseudo-gothique à l'anglaise, les créneaux de la tour rouge ont été sacrifiés par un architecte qui cherchait à la moderniser, et maintenant la tour est une pure laideur que la nostalgie n'a pas atténuée, il faudra encore un siècle.

De ma maison, la ville elle-même reste cachée. Nous nous saluons avec respect mais ne nous lions pas d'amitié. Je me rappelle encore mon malaise lorsque je sentis pour la première fois que la ville avait pris conscience de ma présence. Comme j'achetais mon pain, une boulangère me dit en dialecte bernois que la *Feuille d'Avis* avait mentionné qu'une de mes pièces avait été jouée à Paris : « Continuez ainsi » ajouta-t-elle, encourageante, en me tapant sur

l'épaule. A part ça, la ville et moi, nous nous laissons en paix. Le théâtre, à côté de l'Hôtel de ville, est petit et vétuste. Je suis content que les représentations soient assurées par les Galas Karsenty, personne n'attend de moi que j'y aille. Que les plans pour un nouveau théâtre ne passent jamais à leur réalisation n'est pas en défaveur de la ville. Mieux vaut une vie théâtrale nulle que médiocre et maintenue à coups de subventions, comme en Suisse allemande. De nos jours, le théâtre a été poussé hors de scène.

A Neuchâtel, comme partout, la culture a quitté le domaine public et gagné le domaine privé. Son citoyen le plus remarquable, j'en fis connaissance par une journée d'été étouffante, devant ma maison. Il gravissait avec vigueur le chemin. Le ciel s'était assombri et le tonnerre grondait déjà. «Un orage s'annonce», dis-je au fragile vieillard, «vous feriez mieux de rentrer chez vous». Il mit la main droite derrière l'oreille, il était un peu sourd et devait n'avoir pas entendu le bruit du tonnerre; à ce moment seulement, je remarquai le brassard jaune à sa manche. Je répétai mes paroles à voix plus haute. Il se mit à rire, disant qu'il n'avait pas peur d'un orage. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire? Il avait plus de nonante-sept ans, montait chaque année à pied à Chaumont pour tester ses forces et devait constater qu'elles diminuaient d'année en année. Il poursuivit imperturbablement sa route et pénétra dans la forêt. Par chance, l'orage se dissipa. Plus tard, au Rocher, j'entrai en relation avec ce presque centenaire, Samuel Gagnebin, l'auteur du seul livre que j'aie lu en français: *A la recherche d'un ordre naturel*.

Si le Vallon de l'Ermitage a gardé pendant tant d'années son ordre naturel, ce n'est pourtant pas à moi qu'en revient le mérite. Je le dois à mon voisin, le notaire, un vieux célibataire qui habite une ancienne villa sise quelque deux cents mètres plus bas, avant que le vallon ne s'infléchisse. Depuis peu, nous nous saluons à nouveau. Lorsque nous mangeons au Rocher, si possible éloignés l'un de l'autre, je le découvre en entrant, le plus souvent déjà attablé, toujours à la même place. Je salue poliment d'une incli-

naison de tête, son salut est pathétique, d'une politesse exagérée : un vieux monsieur ayant son caractère. Excepté le pré pentu, en dessous de mon jardin et sous le rocher, il possède presque tout le vallon, y compris les fermes délabrées dont les occupants ne sont pas à l'abri de ses sautes d'humeur, comme autrefois les paysans sous les baillis. Le paysan actuel pourrait bien être le quatrième qu'il nous a été donné de connaître.

Lorsque j'allai la première fois en ville à son étude pour me rendre acquéreur de ma présente maison d'habitation avec l'argent que j'avais pu rassembler, le Maître me considéra d'un air soupçonneux. Il n'était que le notaire du propriétaire, mais en réalité c'est lui qui décidait. Personne en ville n'aurait osé le contredire, et surtout pas le vieil ingénieur communal qui voulait me vendre la maison. Je voyais s'envoler mes chances. La méfiance du Maître n'était pas infondée. Mon apparence était plutôt douteuse. Je portais un long manteau, beaucoup trop grand pour moi, cadeau d'un chanteur professionnel pour qui il était aussi devenu trop grand. Le Maître paraissait surpris. Dans son regard sceptique commença tout de même à briller une lueur de bienveillance lorsque, sur sa demande, je l'assurai que nous n'avions pas de chien — avant moi, un homme avait voulu acheter la maison et installer un chenil ; comme le Maître détestait les chiens, il avait empêché la transaction. Puisque je n'avais pas de chien, il ne put opposer aucun argument juridique. Une certaine amitié de bon voisinage se créa entre nous, bien entendu dans ce climat humain un peu froid de Neuchâtel. Comme beaucoup de Neuchâtelois, le Maître est Bernois d'origine. Nous lui fîmes une fois une visite qu'il nous rendit. Nous soupâmes aux chandelles dans ma bibliothèque.

Puis un vieux colonel, que nous avons connu à Berne, nous offrit son vieux chien. Ce praticien obligeant se séparait à contre-cœur de sa bête, mais elle lui causait une allergie, et nous n'avons pas pu résister à sa demande. C'était un cocker-épagneul, un chien qui pouvait faire enrager tout le monde, tellement il était chien. Il ne se

séparait jamais de moi, me poursuivant sans relâche. Si je fermais involontairement les portes devant lui, des gémissements ne cessaient de remplir la maison et, au jardin, c'étaient des aboiements. Notre voisin considéra ce chien comme une rupture de confiance. J'admets que ces glapissements m'énervaient aussi. Malheureusement, le Maître engagea le combat contre notre chien par des lettres recommandées, nous en dépêchant l'une après l'autre à la maison, au lieu de me persuader, autour d'une bonne bouteille, d'en faire cadeau à un autre ami des bêtes. D'autant que, dans le fond, je n'étais nullement un ami des chiens. Ses lettres recommandées m'en firent devenir un.

Je poussai l'imprudence jusqu'à parler au Strauss de cette guerre des chiens entre le Maître et moi; à la question de savoir ce que je lui avais répondu, je prétendis — plus par embarras, car je ne répons jamais aux lettres, que par fanfaronnade — que j'avais écrit au Maître avoir lu ses lettres à mon chien dans l'espoir qu'il veuille bien les prendre en considération.

Mon bobard parvint à la presse et les rapports avec mon voisin empirèrent. Nous ne nous saluions plus. Le cocker-épagneul, que nous avions recueilli déjà âgé, insouciant de la discorde qu'il avait suscitée dans le vallon, devint archivieux. Il vivait en bonne entente avec les chats que nous avions à cette époque. D'abord une seule chatte que nous avions emmenée de Schernelz: elle nous faisait chaque année jusqu'à seize petits. Les huit premiers, je les donnai à tuer au paysan, au bas du vallon. Il me regarda et, sans mot dire, prit les animaux. A cet instant, je compris qu'à ses yeux j'étais un lâche: qui a des chats doit aussi pouvoir les tuer. Le fermier s'en alla avec les chatons. Dès ce moment, je tuai les chatons moi-même. Je les examinai, laissant un matou à la mère, et portais les autres dans le verger. Creuser un trou, les y jeter, pelleter la terre par-dessus, piétiner la fosse, je l'ai fait pendant six ans, tuant plus de quatre-vingts chats: je me sentais un Eichmann pour les chats. Ma maison grouillait de matous et la chatte mettait bas, mettait bas.

Quand le moment approchait, elle me tournait autour en ronronnant, et pour finir s'installait sur ma machine à écrire. Je savais ce qu'il me restait à faire. Je lui installais une caisse remplie de chiffons, préparais du lait; et les petits arrivaient.

Puis vint la grande hécatombe des chats. Dans le sud de la France, un médecin libéra un bacille. Il voulait se défendre contre les lapins qui dévastaient son jardin, qu'ils cessèrent effectivement de dévaster. Mais le médecin déclencha une épidémie: les bacilles en question attaquaient aussi les chats. Pas seulement les chats français, mais les nôtres également, les frontières n'offrant aucune protection. Les matous furent d'abord atteints de paralysie, se traînant par la maison, geignant piteusement, et, trois jours après, ils crevaient. Cela dura deux semaines. Seule la chatte survécut. Je la fis stériliser. A partir de ce moment, son comportement se modifia, elle commença à rôder, et finit par ne plus revenir. Le cocker-épagneul resta seul, aveugle, perdant peu à peu son flair. C'est à la cuisine qu'il se tenait de préférence.

A un paysan du Jura, nous achetâmes un bouvier bernois. Une bête énorme. Pourtant, la manière dont le paysan avait traité l'animal aurait dû me mettre en garde: il le traitait comme un chien, le frappant brutalement, lui donnant des coups de pied. Buddy était craintif, et plus tard devint dangereux. Nous avons construit pour lui une enceinte fermée; le premier jour, il s'y démena comme un fou, puis, peu à peu s'habitua à nous. Mais pour le Maître, c'en était trop. Il déposa plainte auprès du conseil communal: j'aurais érigé une bâtisse juste à la limite entre nos deux fonds. Le conseil répondit que la bâtisse se composait seulement d'un mur et d'un toit en éternit, et qu'une niche n'était pas réputée bâtisse. La rancune de mon voisin s'accrut.

Le bouvier bernois, il n'y avait rien à faire pour le tenir: du toit de sa niche, il gagnait facilement la rue. Parfois il se baladait jusqu'en ville et se couchait devant une entrée de maison, n'importe où. On nous téléphonait qu'on n'osait plus sortir. Avec peine,

je ramenaient ensuite le chien à la maison. Une fois, cet animal s'installa derrière la haie du Maître; les enfants m'appelèrent; des promeneurs et des mioches hauts comme trois pommes regardaient fixement à travers la haie le bouvier bernois qui avait atteint presque la taille d'un saint-bernard. Dans le jardin, raide et courroucé, se tenait le Maître. Je voulais traverser la haie pour ramener le chien, mais la haie était impénétrable: je n'avais plus d'autre solution que de faire le détour par la ferme, au fond du vallon. Le Maître m'intima l'ordre d'emprunter le chemin de son jardin. J'hésitais, les enfants étaient curieux: que va faire papi? L'immense chien tremblait de peur; par amour pour lui, j'obéis au Maître, passai par son jardin, tirai le chien de derrière la haie et revins sur mes pas en passant par le jardin. Le Maître avait gagné et me salua, jouissant de sa victoire, dans un allemand impeccable. Je lui serrai la main, honteux de ma *faiblesse de caractère*, et formai le projet de l'ignorer désormais; ainsi nous ignorâmes-nous.

Une fois encore, il arriva une lettre de lui, indéchiffrable; mais peut-être bien ne voulais-je pas arriver à la déchiffrer. Je le vis un jour à Venise; sans bouger le moindre cil, l'un à côté de l'autre nous passâmes. Lui a son caractère et moi j'ai le mien, et c'est ainsi que par tant de caractère nous avons perdu, pendant plus de vingt-cinq ans, beaucoup l'un de l'autre. J'admets que le décompte se solde à mon avantage: je lui dois beaucoup, et lui, rien. Grâce à son jugement qu'on vit là où l'on habite et pour donner à sa vie, qui de toute façon est fugitive, une apparence de continuité, le temps a laissé intact le Vallon de l'Ermitage. Pour les personnes âgées du home qui se trouve à son entrée, pour les promeneurs du dimanche, pour les amoureux, il est resté le Vallon.

Même une longue vie tire à sa fin; le Maître est devenu vieux et moi, je vieilliss également. J'ai déjà fait abattre quelques arbres que j'avais plantés naguère. La ville, par contre, s'est développée le long

du lac et vers le haut, en direction de Chaumont, au-dessus de l'hôpital. Des modifications s'annoncent. La ville fait des projets grandioses. Elle voudrait non seulement un accès autoroutier, comme chaque localité de Suisse, mais encore que l'autoroute la traverse: pourquoi au fond? En direction de Bienne, entre les lacs de Neuchâtel et de Bienne, la plaine a déjà été enlaidie par une autoroute qui, en fait, est un non-sens, parce qu'en pays bernois elle débouche sur une route ordinaire. Comme si Neuchâtel, dont le charme est d'avoir manqué le présent, voulait ne pas manquer le futur. Pour être juste, une région déjà mutilée n'a été que doublement mutilée: quelques années auparavant, dans la plaine entre les deux lacs, a été construite la raffinerie de Cressier, avec ce penchant qui caractérise en général les Suisses, construire les installations potentiellement les plus dangereuses aux endroits les plus exposés. Selon le niveau des eaux, le canal entre les lacs de Neuchâtel et de Bienne amène l'eau également au lac de Morat ou inversement; finalement, après quelques va-et-vient, tout se déverse dans l'Aar: Cressier est une des nombreuses bombes à retardement, fédérales, prêtes à exploser.

Cependant, pour l'autoroute qui passe déjà devant la raffinerie et, après Neuchâtel, rejoint Colombier, avec des raccordements pompeux pour les villages viticoles qu'elle met dans le même temps en quarantaine, la ville représente un obstacle. Les planificateurs auraient préféré de beaucoup la démolir; tout comme Carthage, qui pour Caton devait être détruite, leur objectif est de détruire la Suisse pour pouvoir la traverser à grande vitesse. Mû seulement par quelque sentiment de pitié, on décida de franchir Neuchâtel sous tunnel, mais on réussit tout pareillement à la faire disparaître. J'ai déjà du mal à expliquer où se trouve Neuchâtel chaque fois que je suis à l'étranger; les étrangers vont pouvoir bientôt foncer à toute allure sous la ville et à côté de ses rivages sans rien remarquer de Neuchâtel: elle aura disparu d'une manière subtile. Les planificateurs ont avancé avec circonspection. Tout d'abord ils ont remblayé le bord du lac, sous prétexte d'y construire l'autoroute,

parfaitement conscients que la population y ferait opposition. Effectivement, elle se défendit; la hideuse surface nouvelle gagnée sur le lac sert de parc de stationnement. Puis on laissa au Conseil fédéral à Berne le soin de se décider pour le tunnel que voulaient les planificateurs à Neuchâtel. Si jamais quelque chose peut être planifié, nos plus hautes autorités sont juste là pour métamorphoser le peuple des bergers, comme Schiller nous appelle, en un peuple de taupes.

Confiant dans la bonne marche du système, on se mit à faire des forages; partout on creusa, et parce qu'une autoroute en tunnel a aussi besoin d'une cheminée pour l'évacuation des gaz, on en projeta la sortie dans la forêt, à proximité de ma maison, au-dessus du Vallon de l'Ermitage. Mais ce petit vallon est populaire. Un comité se créa contre cette bouche de gaz et un jour cinquante personnes environ se rassemblèrent sur le rocher. Je me joignis à elles avec mon avocat à qui j'avais demandé de m'accompagner afin de donner plus de poids à ma protestation contre l'attentat projeté. Je connaissais déjà le lieu où il devait se commettre, j'étais le plus concerné de tous — aucune autre maison que la mienne n'était aussi proche de la sortie — et c'est probablement pourquoi je n'avais pas été invité; mais un professeur de géologie m'avait informé discrètement.

Le temps était hostile, pluvieux et froid. Nous nous tenions sur la Roche de l'Ermitage; à nos pieds, ma propriété, le vallon, la ville, le lac sur lequel roulaient les nuages de pluie. L'ingénieur de la Ville et un représentant d'une entreprise zurichoise chargée de la construction du tunnel exposèrent leur projet. Un peu plus haut que ma maison flottait un petit drapeau, apparemment en plein dans la forêt. Comme le temps était à la pluie, estimait l'ingénieur, c'eût été beaucoup demander que d'aller jusque là-bas et c'est pourquoi il avait organisé la réunion sur le rocher, d'où la vue d'ensemble était la meilleure: le drapeau était visible, tout le monde pouvait s'en convaincre, l'endroit se trouvait à l'écart et ne pouvait déranger personne.

L'assemblée pourtant ne s'est pas laissé intimider; on avait réussi à se réunir et on voulait visiter l'endroit de sortie de la cheminée. L'ingénieur dut céder. Nous avons redescendu les marches de pierre qui conduisent sur le rocher, et, par un étroit sentier forestier, nous sommes allés à l'endroit où la cheminée était prévue. Nous nous trouvions dans une petite clairière, au milieu de laquelle avait été dressée la perche portant le drapeau. Tout autour, il y avait de petits buissons et des arbrisseaux; auprès de chacun d'eux, un piquet peint en brun et coupé en biseau portait une plaquette verte avec le nom botanique du buisson ou de l'arbrisseau. L'ahurissement était général. Même l'ingénieur de la Ville était déconcerté: il n'avait peut-être jamais visité lui-même l'emplacement prévu par le plan, celui-ci ayant été calculé sur la planche à dessin. Un médecin émit l'opinion que l'endroit fixé était trop proche de l'hôpital, qui, par bise, serait exposé aux gaz d'échappement. Mon avocat fit remarquer que, par vent d'ouest, c'est moi qui serais touché. D'autres se mêlèrent à la discussion et se firent véhéments: toute la forêt que l'on avait précisément aménagée là pour les convalescents du proche hôpital, cette forêt étiquetée pour les assoiffés de savoir, courait le danger d'être gazée. Comme pour une démonstration, il fallut céder la place: deux hommes, l'un en training blanc et l'autre en training bleu, arrivaient au petit trot par le sentier forestier, des coureurs de fond: le sentier fait partie d'un parcours Vita.

L'ingénieur hésitait: le percement de la cheminée n'était pas encore décidé définitivement, son emplacement non plus; ça pourrait prendre encore des semaines jusqu'à ce que soit déterminé l'endroit exact, mais le projet du tunnel routier devait pouvoir être soumis à la population. Un notaire objecta que le projet de la cheminée faisait partie intégrante du projet de tunnel routier et que si ces deux projets n'étaient pas soumis ensemble à l'appréciation du souverain, la cheminée pourrait être construite sans en référer au peuple. L'ingénieur de la Ville demanda indigné si le notaire ne faisait pas

confiance aux autorités. Le notaire répondit que, par principe, il se méfiait des autorités, quelles qu'elles fussent. L'ingénieur était décontenancé à l'idée qu'une personnalité si considérée pût nourrir une telle opinion des autorités.

Le professeur de géologie avança qu'il y aurait encore la solution de faire déboucher la cheminée près de la carrière de «Tête Plumée». Personne n'avait connaissance de cette carrière; il en existe beaucoup dans la partie sud de Chaumont, dont on extrayait la pierre du Jura; quand la carrière a atteint une certaine dimension, on l'abandonne. A dix minutes de ma maison, il y en a aussi une qui n'est plus exploitée. Un des souverains cachés y entrepose ses machines géantes.

Embarrassé, l'ingénieur laissa entendre qu'il n'était pas opposé à cet endroit, mais que la pluie tombant de plus en plus dru, l'entretien pourrait bien s'arrêter là. Mais alors tous voulurent voir cette carrière de «Tête Plumée». Le professeur dit qu'elle était toute proche. La plupart des participants étaient venus en voiture jusqu'au rocher, que l'on regagna. Avec mon avocat, je rejoignis ma voiture devant la maison et nous suivîmes les autres. Ça n'aurait pas été nécessaire, la carrière se trouvant dans la forêt à cinq cents mètres à peine de ma maison. En un quart de siècle, je ne l'avais pas remarquée: parce que pour y arriver il faut emprunter un chemin mal asphalté et que je déteste les chemins goudronnés; lorsque je me promène en forêt avec mes chiens, j'aime sentir l'humus de la forêt. La colonne motorisée s'arrêta. Je rangeai ma voiture dans un chemin latéral et rejoignis avec mon avocat les personnes qui poursuivaient à pied la montée. Pour que le chemin ne devienne pas trop raide, on avait construit un mur où passait la route asphaltée qui offrait l'aspect d'une sorte de rampe; au-delà du mur, la chaussée pouvait à nouveau suivre le terrain.

Si la colonne de voitures s'était arrêtée malgré tout, c'est qu'après le mur la route était fermée par une barre de fer faisant office de barrière; à côté d'elle se trouvait une baraque écroulée.

Pour lever la barre, il fallait une clé, ce qui avait pour conséquence que les chauffeurs des camions — soit qu'ils n'aient pas possédé la clé, soit qu'ils l'aient oubliée ou encore qu'ils aient été trop paresseux pour rouler plus loin — faisaient basculer les déchets par-dessus le mur, dans la forêt, hideux déchets qui masquaient presque le mur à son tour. On contourna la barrière, qui empêchait seulement les voitures de continuer et on suivit la route, noire et mal goudronnée. A proprement parler, elle ne méritait plus ce nom: on aurait dit que du goudron avait coulé de plus haut. A notre gauche, la forêt, du bois mort, des arbres morts, étouffés par le lierre; à notre droite, des tas de cette pierre jaune de Neuchâtel; au milieu, encore et toujours du goudron, des plaques d'asphalte, du plastique, du vieux fer, dans un chaos épouvantable; devant nous, vers l'horizon à la rencontre duquel nous grimpons, quelques mélèzes sous un ciel couvert de nuages chargés de pluie.

Arrivés en haut, nous nous trouvâmes au bord d'un cratère: cette impression provenait de ce que la partie sud de la carrière, que l'on avait découpée dans la montagne, avait été fermée par un remblai. Nous étions montés par l'ouest et nous nous tenions là où le remblai retrouvait la ligne naturelle du terrain. Face à nous, la paroi est de la carrière, en roche nue du Jura, du calcaire blanc en couches parallèles, inclinées suivant le profil de la montagne, comme si d'épais tapis grisâtres avaient été posés l'un sur l'autre. Le côté nord de la carrière était également formé de roche nue du Jura; au-dessus avait été aménagée une rampe de béton sur laquelle se trouvait le monstre orange d'un camion-citerne, entouré d'ouvriers du service de voirie, dans leur équipement protecteur orange. Du camion-citerne jaillissait un puissant jet noir et sale, par-dessus la rampe de béton et les roches blanchâtres du Jura, jusqu'au fond du cratère à nos pieds. Ça ressemblait à un dinosaure atteint de diarrhée: cette merde tombait avec fracas dans un lac d'huile noirâtre, saturé de bouteilles plastiques. La carrière était devenue la décharge de Neuchâtel. Le dépotoir. Tout ce que les ouvriers de la

voirie pompaient des canalisations ou des fosses de décantation était versé là-dedans, certainement aussi les boues résiduelles de la station d'épuration, et autrefois les résidus d'huile de chauffage, qui maintenant encore n'étaient pas absorbés. Lentement, cette bouillie sale et foncée se frayait un chemin entre les couches rocheuses, sur lesquelles, bien en dessous, s'élèvent mes deux maisons, pour rejoindre le lac; sur ses parois rocheuses et ses rives comblées s'étend la ville. Lorsque, plus tard, je suis retourné à la décharge, un nuage de grands oiseaux noirs s'en éleva, des corbeaux, et sur le dépotoir planait une odeur de sang. Je jetai une pierre dans la bouillie noirâtre; elle s'enfonça lentement, provoquant des bulles d'air, et il se forma un remous indolent qui se colora en rouge. Du bord de ce dépotoir, on pouvait voir le lac au loin jusqu'à Yverdon; impossible d'imaginer endroit plus idyllique pour une décharge.

Si je renouvelle souvent ma visite en ce lieu, et le fais voir à des amis, c'est uniquement parce que ça me remet en mémoire le village où j'ai grandi. Comme gosses, nous avons souvent joué dans sa décharge: les rayons de vélo rouillés, les bidons à lait corrodés, les machines à coudre cassées, et autres, se transformaient en jouets fantastiques. Le soir, j'aimais à y aller, au coucher du soleil, avec le vélo de mon père, passant à côté du vieux cimetière, sur le pont, puis devant le nouveau cimetière; aucune maison n'existait encore là; un chemin de campagne conduisait à la décharge au travers de la plaine, je m'imaginai glisser en bateau sur l'immensité de l'océan, me parlant à voix haute, allant et revenant jusqu'à ce que pointent les premières étoiles. Puis, je regagnai la maison.

Et comme j'étais planté là, au bord de ce cratère perdu, rempli de cette bouillie dégoûtante faite d'excréments et de boue de décantation, creusé dans la forêt au-dessus de mon lieu d'habitation et de travail, pour la première fois, je sus véritablement où je vivais, vingt-cinq ans après avoir été jeté dans cette région, au bord de ce lac et au-dessus de cette ville. Je compris plus encore: un jour,

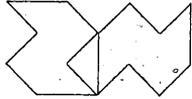
l'acteur Hans Christian Blech m'avait raconté qu'il avait été affecté à une compagnie disciplinaire de l'armée allemande, dans la Deuxième Guerre mondiale, lors de l'offensive en Russie. Une fin d'après-midi, poussé en avant dans le vide, sans ravitaillement, il avait décroché tout seul dans le crépuscule, à la recherche de nourriture. Un paysan l'avait dirigé vers une forêt où il avait trouvé une clairière remplie de chanterelles; de sa vie, il n'avait vu autant de champignons. Il avait rejoint sa compagnie disciplinaire chargé de chanterelles. Deux ans plus tard, au cours de la retraite de l'armée allemande, il s'était trouvé à nouveau, et à la même époque, à proximité de cette forêt; il était reparti à la recherche de la clairière. Elle avait été enclose et, au-dessus de la porte d'entrée, était écrit «Katyn», le nom de la forêt dans laquelle Staline fit assassiner les officiers polonais par milliers. L'acteur devait toujours y penser quand il jouait le rôle de Woyzeck et arrivait au passage où il dit au médecin: «*Les champignons, Monsieur le Docteur, c'est là, c'est là qu'il y a du louche! Avez-vous déjà vu les dessins qu'ils font par terre, en poussant, les champignons? Celui qui pourrait lire ça!*»

Maintenant, nous pouvons lire ces signes. Par les associations qu'ils suscitent. La décharge de mon village pouvait encore être transformée en place de jeu par les enfants; le dépotoir géant au-dessus du Vallon de l'Ermitage ne le peut plus. Les décharges de ma jeunesse ne sont plus celles d'aujourd'hui. Ce sont autant d'indices qui éveillent d'autres associations d'idées, images d'assassinats, visions de dépotoirs humains comme Auschwitz. Les signes des champignons sont devenus ceux que laisseront les hommes sur la terre: dépotoirs de déchets atomiques comme seuls témoins pour dire qu'il y eut une fois un singe destructeur, l'homme.

Quand les radiations auront cessé, alors seulement, cette planète qui nous fut donnée pour nous faire progresser, alors seulement, elle retrouvera sa virginité.

Le présent ouvrage
a été tiré à 4000 exemplaires
constituant l'édition originale

Achévé d'imprimer
le 22 décembre 1980
sur les presses de l'Imprimerie Typoffset
à La Chaux-de-Fonds (Suisse)
pour le compte de la *Revue neuchâteloise*



REVUE NEUCHATELOISE
Cahiers disponibles

Ordinaires:

- N^{os} 1, 2, 3 à Fr. 2.—
N^{os} 9, 10, 11, 13, 15, 16, 18, 20, 22, 23, 26, 27 à Fr. 2,40
N^{os} 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40 à Fr. 2,80

Thématiques:

- N^o 43/44 *Edmond Privat 1889-1962* — 84 p., 6 ill. — Fr. 6.—
N^o 45 *L'Université* — 44 p. — Fr. 2,80
N^o 46 *Gide en 1969* — 36 p., 9 ill. — Fr. 30.—
N^o 49 *Historiens romands* — 32 p. — Fr. 3.—
N^o 52 Charles-Jimmy VAUCHER: *Cendre* — 32 p., 4 ill. — Fr. 3,50
N^o 53 *La gauche neuchâteloise* — 44 p. — Fr. 3,50
N^o 57 *Musique et littérature* — 40 p., 3 ill. — Fr. 3,50
N^o 58 *La chute des tabous* — 32 p., 1 ill. — Fr. 3,50
N^o 61 *J.-L. Ferrier / Salvador Dali / L. Goldmann / T.C. McLuhan* — 36 p., 6 ill. — Fr. 3,50
N^o 67 *Cimaises: expositions et éditions d'art* — 36 p., 18 ill. — Fr. 5.—
N^o 68 J.-A. STEUDLER: *Calendriers de la colline bayardine* — 32 p., 9 ill. — Fr. 3,50
N^o 71 *Cinéma* — 28 p., 8 ill. — Fr. 3,50
N^o 72 *Etre ou disparaître: le passé à la merci du présent* — 16 p., 51 ill. — Fr. 3,50
N^o 74 *Vivre et écrire en Suisse romande* — 24 p., 6 ill. — Fr. 3,50
N^o 75 *Noir - blanc* — 32 p., 15 ill. — Fr. 5.—
N^o 76 *Rentrée littéraire* — 28 p. — Fr. 3,50
N^o 77 *Les toiles peintes* — 32 p., 8 ill. — Fr. 3,50
N^o 78 *Jumelles en bandoulière dans un étui* — 32 p., 18 ill. — Fr. 3,50
N^o 80 *Le patrimoine neuchâtelois refait* — 32 p., 32 ill. — Fr. 3,50
N^o 83 J.-P. PASTORI / M.-A. ROBERT: *L'Art de la Barre* — 32 p., 21 ill. — Fr. 3,50
N^o 84 Abraham AMIEST: *La Description de la Principauté de Neuchâtel et Valangin* — 64 p., 8 ill. — Fr. 9.—
N^o 85 Claude LEBET: *Les luthiers neuchâtelois* — 32 p., 32 ill. — Fr. 3,50 (2^d tirage)
N^o 86 Antoine JEKER: *Une galerie... pour qui? pour quoi?* — 32 p., 25 ill. — Fr. 3,50
N^o 87 Marcel NORTH: *L'Épopée du VENT* — dépliant ill. — Fr. 10.—
N^o 90 *Le Val-de-Ruz dans la seconde moitié du XIX^e siècle* — 32 p., 24 ill. — Fr. 4,50
N^o 91 *Le Corbusier, pourquoi* — 56 p., 23 ill. — Fr. 7.—
N^o 92 *Autour de la Compagnie des Vignolants* — 32 p., 11 ill. — Fr. 4,50
Hors série *Tables générales 1957-1977* — 64 p. — Fr. 30.—

La REVUE NEUCHATELOISE cherche à acquérir quelques collections complètes et les numéros épuisés suivants: 4, 6, 7, 14, 17, 19, 21, 24, 25, 28, 42 et 59.

HÂTEL ET DANS LA RÉGION

Dürrenmatt, docteur honoris causa de l'Université

De Konolfingen à Neuchâtel en passant par... le Vallon de l'Ermitage!

Le 19 avril 1947 à Zurich, « Les Anabaptistes », la première pièce de Friedrich Dürrenmatt, est sifflée par le public du Schauspielhaus qui avait donné sa chance à l'écrivain. Sa chance? Le mot n'a pas grand sens et c'est bien le talent de l'auteur qui sera reconnu une année plus tard à Bâle, avec « L'aveugle » et en 1949, dans cette même ville, grâce à « Romulus le Grand ».

On sait dès lors cette renommée qui n'a fait qu'accroître la crédibilité de ce fils de pasteur qui se passionnait pour le dessin qu'il n'a pas abandonné puisqu'il est aussi un peintre remarquable et remarqué.

LE JODLER-KLUB DE...

Hier, à l'occasion du soixantième anniversaire de l'écrivain, M. Hans Hurlimann lui envoyait un message de félicitations, soulignant l'importance de son œuvre d'écrivain, de dramaturge, de penseur et de philosophe, mais également de peintre et de dessinateur.

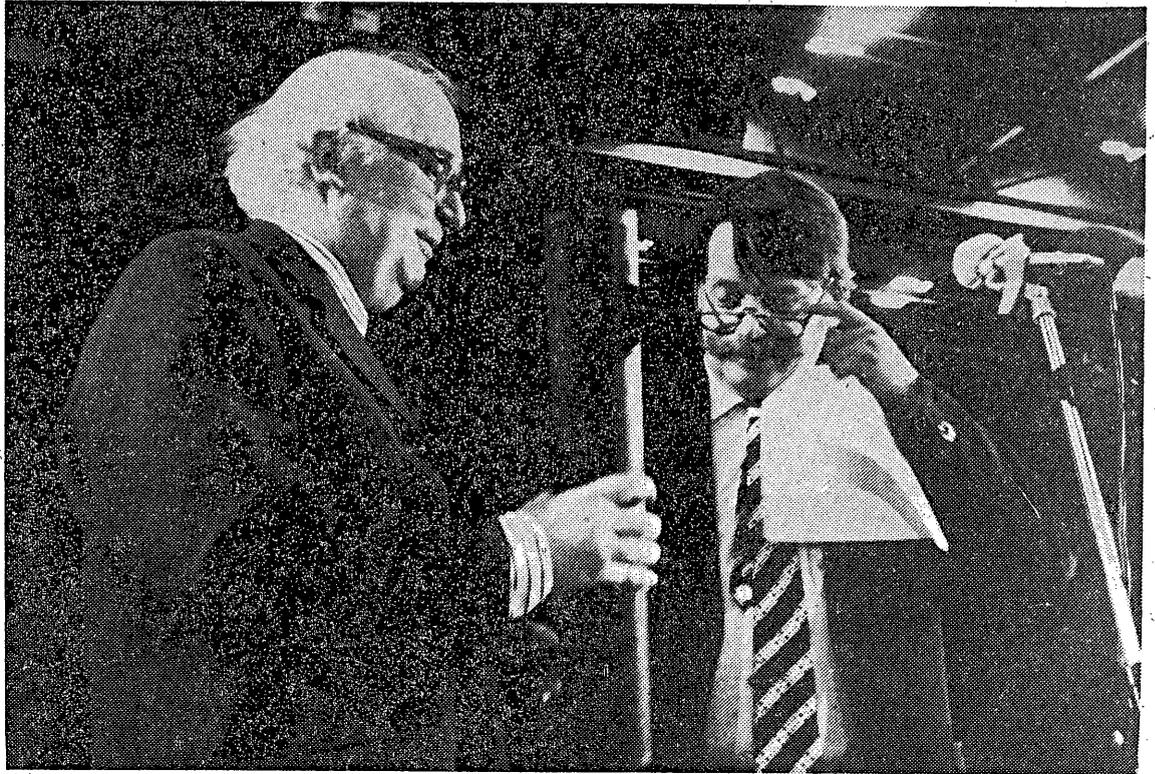
Hier aussi, c'étaient le Conseil d'Etat et l'Université de Neuchâtel qui rendaient hommage à l'enfant de Konolfingen qui a pris soin de vouloir très près de lui, à la Cité universitaire trop... petite pour l'occasion, le Jodler-Klub de son village natal! Lui, c'est lui et personne d'autre. Et aujourd'hui, qui oserait siffler? Le Jodler-Klub de Konolfingen: déjà un autre petit sommet de théâtre « dürrenmattien ». Il ne cessera jamais et c'est désormais à la Cité de s'enorgueillir de sa présence alors que « Le Vallon de l'Ermitage » sait depuis longtemps qu'il abrite...

— Un témoin capital, disait précisément M. Roland Kaehr à propos de Friedrich Dürrenmatt, pour la présentation de ce « Vallon de l'Ermitage », publié dans la dernière Revue neuchâteloise et d'où l'écrivain bernois jette son œil lucide sur Neuchâtel et ceux qui l'habitent. Quel... capital, la lucidité!

PAS D'ANNEXION!

C'est bien sûr le recteur de l'Université, M. Eric Jeannet, qui ouvrit la cérémonie avec son allocution de bienvenue qui devait débiter en allemand, par des saluts à M. Dürrenmatt, aux siens et à ses amis. Il poursuivit ensuite dans la langue qu'on lui connaît après de... méritoires efforts chaleureusement salués par une assistance guettant toutes les surprises.

Des saluts d'usage aux multiples autorités présentes du Conseil d'Etat, de l'Etat, des Chambres fédérales, du Grand conseil, des villes et villages du canton, de l'Université; on permettra pour cette rare circonstance de mentionner le seul nom



Deux sourires: sûrement une complicité.

de M. Lucien Camponovo, président de la commune de Rochefort. Ainsi que l'a rappelé M. Jeannet, c'est là que le gymnasien Dürrenmatt passait ses vacances.

— Pour la plupart des Neuchâtelois, Friedrich Dürrenmatt est venu s'installer au pied de la Roche-de-l'Ermitage afin de trouver à Neuchâtel le calme nécessaire à la création de son œuvre littéraire, philosophique et picturale. L'écrivain a donné en son temps, avec l'humour qu'on lui connaît, une autre explication de nature plutôt ferroviaire... a rappelé M. Jeannet. Mais rares sont les Neuchâtelois qui savent que Dürrenmatt adolescent passait ses vacances à La Tourne en compagnie de joyeux jeunes gens et jeunes filles dont il animait les soirées par ses histoires folles et ses mises en scène d'ombres chinoises... sur la chaussée!

Et le recteur ajouta que son discours ne visait rien l'annexion de Friedrich Dürrenmatt à la République et au canton...

— Bien au contraire, une saine conception du fédéralisme s'accommode fort bien d'enclaves, et nous apprécions tous que Friedrich Dürrenmatt soit tout à la fois une enclave bernoise et un territoire international sur la commune de Neuchâtel.

LE LANGAGE DE LA LIBERTÉ

C'est le doyen de la faculté des lettres, M. Georges-D. Zimmermann, qui remit à l'écrivain le titre de docteur honoris causa de l'Université. Auparavant, M. Rodolphe Zellweger, professeur à « Alma-Mater », avait donné une conférence à propos du « Cantique suisse de Friedrich Dürrenmatt ». Ce fut ensuite une allocution de M. François Jeanneret après une brillante interprétation de M. Olivier Sørensen, sur un thème de Bach. Nous reviendrons sur ces deux exposés comme sur la réponse de Friedrich Dürrenmatt.

Qu'on apprécie pour l'heure l'hommage rendu. La faculté des lettres a été unanime à proposer que, par la remise d'un doctorat honoris causa, des liens se confirment entre l'un des grands écrivains de ce temps et l'Université de Neuchâtel.

... CONNAÎT, RESPECTE, ADMIRE

Elle connaît quelques-unes des multiples facettes de l'homme dont on célèbre le soixantième anniversaire: ses études de philosophie et de théologie, son intérêt pour les sciences naturelles, son goût constant pour la peinture et le dessin. Elle respecte son franc-parler et son indépendance. Elle approuve sa curiosité passionnée à l'égard des mécanismes historiques. Elle admire l'homme de théâtre, le narrateur, l'essayiste.

Dans ses paraboles et ses satires virulentes, Friedrich Dürrenmatt dénonce la rigueur cadavérique des idéologies, la puissance de l'argent, la culpabilité de ceux qui prétendent juger les autres, la responsabilité du savant face à un pouvoir prêt à utiliser le fruit de ses recherches pour détruire. Toute son œuvre rend compte d'un monde menacé de ruine, mais elle ne cultive pas le désespoir puisque le pessimisme y est tempéré par une grande tendresse pour l'individu de bonne volonté qui persiste à se battre.

Il sait surtout que « l'humour, à notre époque, c'est le langage de la liberté ».

Monique JOLIAT



Entouré de sa femme et de sa fille.